

Animan

RÊVER | VOYAGER | PRÉSERVER

4
5
ANS

NÉPAL LES NONNES KUNG-FU



ÉGYPTE
AU ROYAUME
DES PIGEONS

COLOMBIE
LA PETITE SŒUR
DE VENISE

PORTFOLIO
WILDER
MANN

ARABIE SAOUDITE
LES MILLE COULEURS
DE L'ASIR

RD CONGO
AVEC LES NOMADES
DE LA JUNGLE



9 771660 102007 00255

N° 255 | OCTOBRE-NOVEMBRE 2026 | CHF 17.-



VICTORINOX



MAVERICK AUTOMATIC

FAITES BON USAGE DE VOTRE TEMPS
LA VIE EST UNE AVENTURE.
GARDEZ LE CAP



© Gwenn Dubourthoumieu

AU FIL DES PAGES DES RAISONS D'ESPÉRER

Nous préférons tous les histoires porteuses d'espoir. Pour Animan, ce sont celles où une tradition se réinvente, où un patrimoine renaît, où des femmes et des hommes parviennent à faire bouger les lignes. Mais nous assumons aussi de regarder le monde tel qu'il est. Et les histoires que nos reporters rapportent de leurs voyages ne se terminent pas toujours sur un happy end.

À Nueva Venecia, en Colombie, un village entier vit depuis des générations sur les eaux de la Ciénaga Grande de Santa Marta. Aujourd'hui, la lagune dont dépend son existence se dégrade et la pêche ne suffit plus à faire vivre ses habitants. Le développement du tourisme, encore balbutiant, leur permettra-t-il de se réinventer? En République démocratique du Congo, les Mbuti de la forêt de l'Ituri tentent, eux, de perpétuer un mode de vie de chasseurs-cueilleurs alors que la région, riche en or, suscite mille convoitises. Comment vont-ils résister?

Ailleurs, les raisons d'espérer sont plus nombreuses. Dans les montagnes de l'Asir, en Arabie saoudite, d'anciens villages de pierre et de terre reprennent vie peu à peu, tout comme l'art pictural féminin qui orne leurs maisons. Au Népal, les nonnes kung-fu du monastère Druk Amitabha conjuguent arts martiaux, spiritualité et engagement social pour faire évoluer la place des femmes dans la communauté. Et sur les toits du Caire, la passion des éleveurs de pigeons continue de faire vivre une tradition urbaine séculaire. Notre portfolio, enfin, nous ramène aux traditions hivernales européennes avec Wilder Mann, la fascinante série photographique de Charles Fréger consacrée à ces figures sauvages qui resurgissent chaque hiver du fond des âges.

Bonne lecture et belles découvertes!

Alexander Zelenka | rédacteur en chef



12



24



62

12 | ÉGYPTÉ

AU ROYAUME DES PIGEONS

Sur les toits du Caire, d'étonnantes tours de bois abritent des pigeons par milliers. Héritiers d'une tradition séculaire, leurs éleveurs sélectionnent, entraînent et font voler leurs oiseaux lors de compétitions disputées, perpétuant un pan méconnu de la culture égyptienne.

Par Laurent Nilles

24 | COLOMBIE

LA VENISE COLOMBIENNE

Au cœur de la Ciénaga Grande de Santa Marta, le village lacustre de Nueva Venecia semble flotter entre ciel et eau. Longtemps tenu à l'écart par son isolement, il doit désormais composer avec la dégradation de son environnement et l'arrivée du tourisme.

Par Franck Renoir

35 | PORTFOLIO

WILDER MANN

Chaque hiver, dans les forêts et villages d'une vingtaine de pays européens resurgissent des hommes costumés en bêtes ou en esprits végétaux, héritiers de rites ancestraux liés aux saisons et à la fertilité. Le photographe français Charles Fréger a sillonné l'Europe pour dresser leur portrait.

Par Charles Fréger

52 | NÉPAL

LES NONNES KUNG-FU BRISENT LES CODES

Au monastère Druk Amitabha, au-dessus de Katmandou, 300 nonnes bouddhistes âgées de 6 à 54 ans allient méditation et arts martiaux. Bousculant des traditions séculaires, elles portent leur combat pour l'émancipation bien au-delà des murs du monastère.

Par Fabrice Dimier

62 | ARABIE SAOUDITE

LE PAYS DES MILLE COULEURS

Sur les hauts plateaux du sud-ouest du royaume, villages en pierres sèches, palais fortifiés et maisons en terre se parent de motifs géométriques éclatants. Après des décennies d'abandon, habitants, artisans et pouvoirs publics s'unissent pour restaurer ce patrimoine unique.

Par Tuul et Bruno Morandi

72 | RD CONGO

AVEC LES NOMADES DE LA JUNGLE

Au plus profond des forêts de l'Ituri, les Pygmées Mbuti tentent de perpétuer leurs traditions de chasseurs-cueilleurs. Un mode de vie menacé par la fièvre de l'or et par une épidémie d'Ebola, dans une région du nord-est de la RDC en pleine mutation.

Par Guillaume Jan et Gwenn Dubourthoumieu

LÉGENDE DE LA COUVERTURE:

Les nonnes du monastère Druk Amitabha, au Népal, à l'entraînement. © Fabrice Dimier

Rendre nos villages de
montagne encore plus
calmes ? C'est possible...
mais exagéré.





© Audun Rikardsen - Wildlife Photographer of the Year 2026

NORVÈGE UNE FENÊTRE DANS LA BANQUISE

Finaliste de la catégorie Animal Portraits du concours Wildlife Photographer of the Year 2026, qui a réuni plus de 65'000 photographies du monde entier, cette image du Norvégien Audun Rikardsen saisit un ours polaire depuis le point de vue d'un phoque, sous la banquise arctique au nord du Svalbard. En repérant des traces de pas tout près d'un trou de pinnipède, le photographe comprend qu'un ours polaire rôde non loin. Il perce alors un second trou, juste à côté, pour y immerger un boîtier sous-marin relié à un détecteur de mouvement fixé sur la glace. Puis il attend. Après huit heures passées à guetter le moindre signal, l'ours polaire finit par s'approcher et plonge son regard dans l'ouverture donnant lieu à ce face à face saisissant. Largement dépendants des phoques pour se nourrir, les ours polaires passent une grande partie de l'année à rechercher ces trous de respiration et à attendre la remontée de leurs proies à la surface. Dans les régions où la banquise fond entièrement chaque été, ils sont contraints de passer plusieurs mois à terre, en ne pouvant compter que sur leurs réserves de graisse. Une image qui rappelle à quel point la survie de ce prédateur emblématique de l'Arctique dépend d'une glace toujours plus rare et fragile.

nhm.ac.uk/wpy

«Papa, pourquoi nous, on est en train et les légumes, ils sont dans des camions?»



**Afin de pouvoir donner des réponses
à nos enfants, nous visons l'objectif zéro
émission nette d'ici à 2050 au plus tard.**

Des paroles aux actes n°102:
nous transportons les marchandises
par le rail chaque fois que c'est possible.

railCare 

des-paroles-aux-actes.ch

coop

Pour moi et pour toi.

C'EST QUOI LE FUTUR ?

Comment les sociétés humaines imaginent-elles ce qui vient? Le Musée d'ethnographie de Genève explore cette question à travers près de 200 objets et installations artistiques qui traversent les cultures, les époques et les disciplines. Robots, cartes de tarot, jeux vidéo et porte-bonheur y dialoguent avec des pièces patrimoniales, dans un parcours qui mêle croyances ancestrales et imaginaires technologiques. Loin d'une approche uniquement occidentale ou futuriste, l'exposition donne à voir la diversité des manières de se projeter dans l'avenir, entre espoir, prophétie et anticipation.

**Exposition à voir jusqu'au
10 janvier 2027 | meg.ch**



© Musée Bolo – Musée suisse de l'informatique, de la culture numérique et du jeu vidéo



© MEG- Demian Tschumi

UTOPIA TERRE DE PEINTRES

Au cœur du Valais, la Fondation Opale poursuit son exploration de l'art aborigène australien avec deux expositions consacrées à la communauté d'Utopia, berceau d'un mouvement artistique majeur né dans les années 1970 au nord-est d'Alice Springs. Un second accrochage est entièrement dédié à Emily Kam Kngwarray, l'une des artistes les plus célébrées de ce courant, dont l'œuvre picturale explore le lien intime entre le corps, la terre et le Dreaming, la loi ancestrale aborigène. Peintures sur toile, batiks et œuvres sur papier révèlent la vitalité d'un art né du désert.

**Expositions à voir jusqu'au 8 novembre 2026
fondationopale.ch**

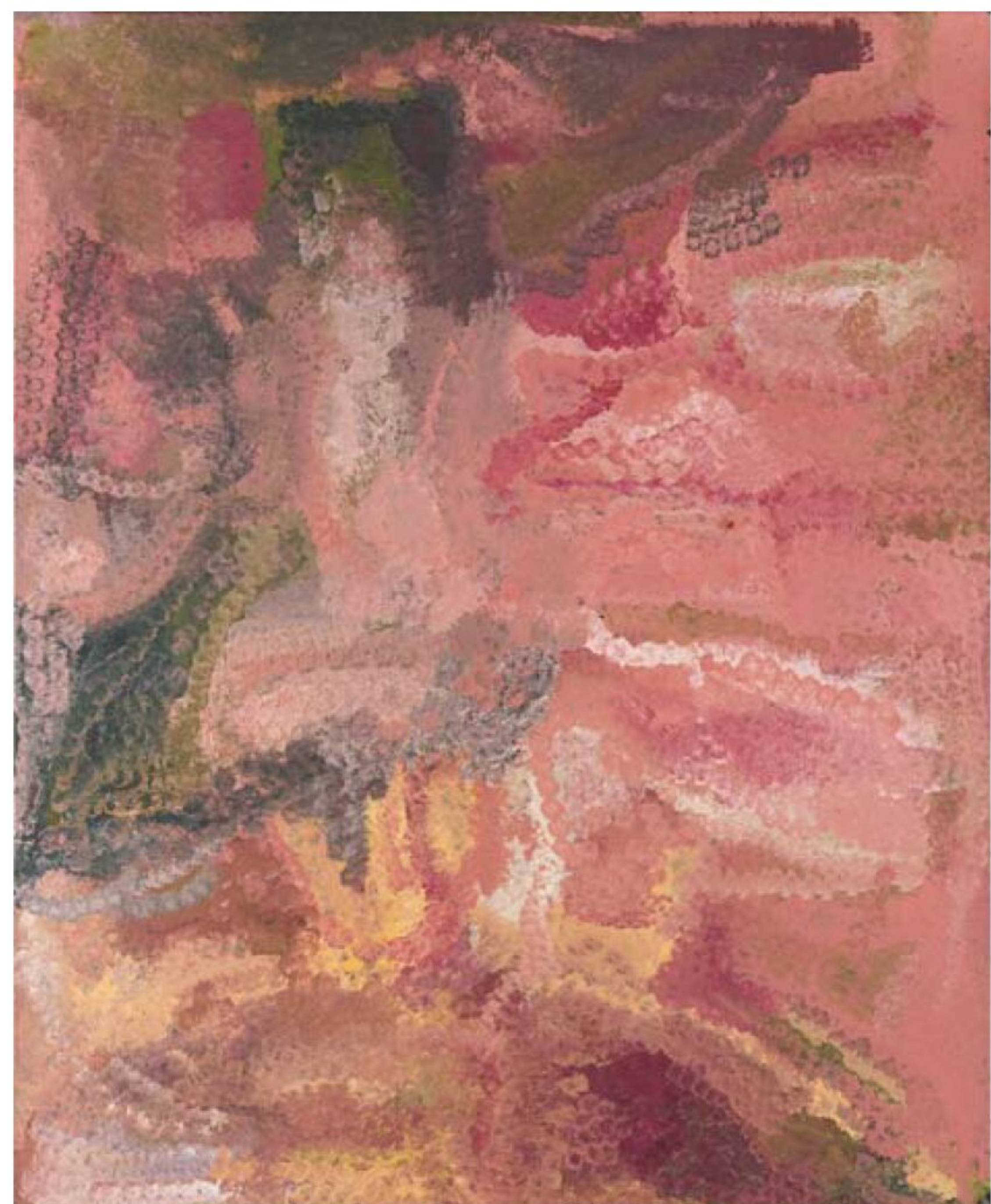


© Hannah Darabi

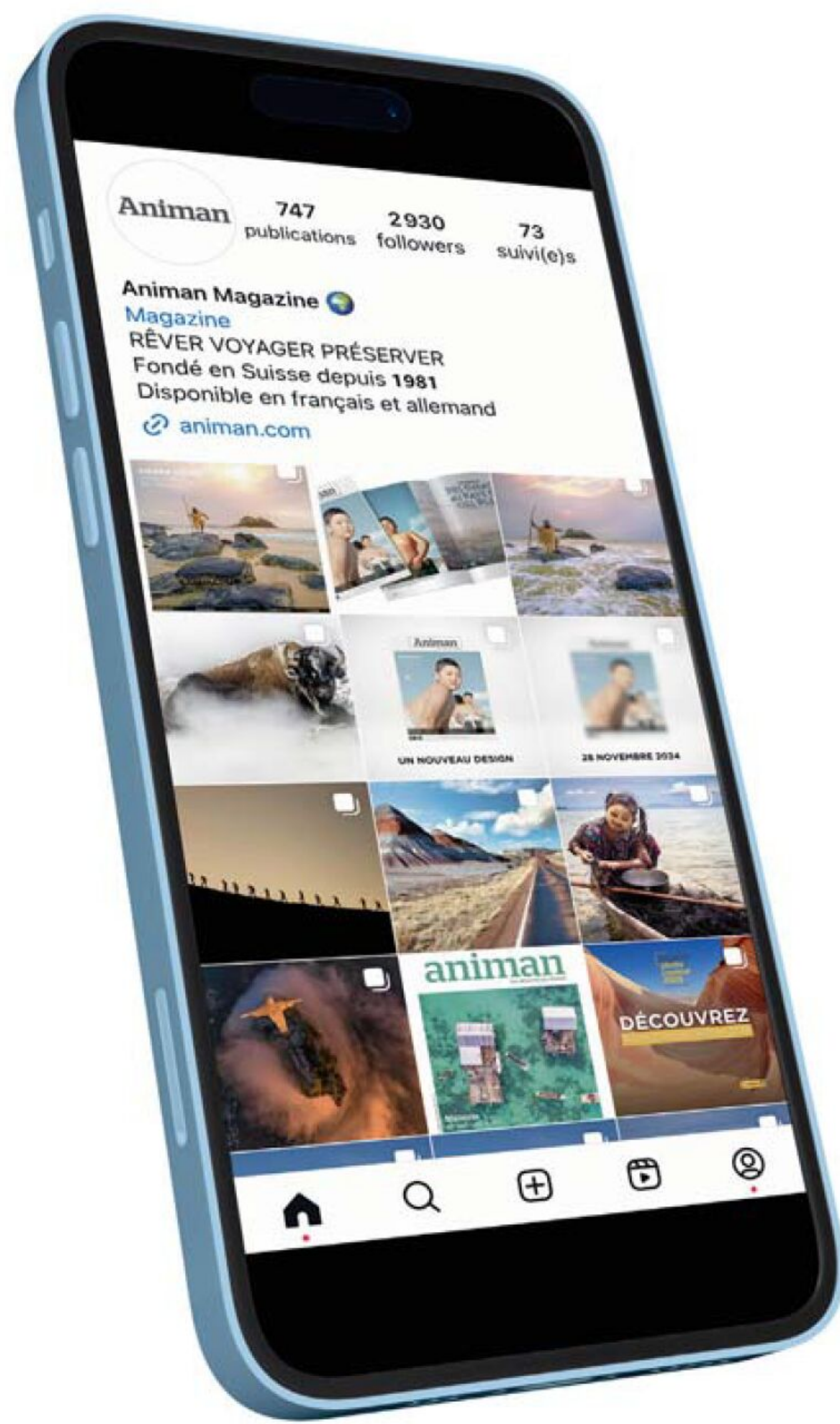
DANSER POUR RÉSISTER

Lauréate du prix Elysée 2025, l'artiste irano-française Hannah Darabi consacre son exposition intitulée Why Don't You Dance? à la danse comme geste de résistance identitaire en Iran. Trois figures de la danse populaire structurent le parcours: Mahvash, danseuse de cabaret des années 1950 dont le destin croise la révolution de 1979, Jamileh, danseuse du ventre, entre tradition et modernité, et Mohammad Khordadjan, star de la diaspora installée à Los Angeles. À travers collages, vidéos et archives, l'exposition, en écho au mouvement «Femme, vie, liberté», montre comment le divertissement populaire devient un acte politique dans un pays où danser en public n'est pas autorisé.

Exposition à voir jusqu'au 1^{er} novembre 2026 | elysee.ch



© Emily Kam Kngwarray / Copyright Agency / 2026 - ProLitteris - Zurich



DÉCOUVREZ NOTRE PLANÈTE
SOUS DES ANGLES INÉDITS

SUIVEZ-NOUS
SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX



#magazineANIMAN



#ANIMANmagazine

Animani

RÊVER | VOYAGER | PRÉSERVER



LE DÉBARQUEMENT CLASSÉ À L'UNESCO

En juillet 2026, lors de la 48^e session du Comité du patrimoine mondial réunie à Busan, en Corée du Sud, l'Unesco a inscrit les plages du Débarquement de Normandie sur sa Liste du patrimoine mondial. Plus de 80 kilomètres de littoral sont concernés, des six plages du 6 juin 1944 à la Pointe du Hoc. Le tourisme de mémoire pèse déjà lourd dans la région: le cimetière américain de Colleville-

sur-Mer a comptabilisé 1,4 million de visites en 2025, devant le cimetière allemand de La Cambe et le Mémorial de Caen. Cette reconnaissance internationale confirme la valeur universelle de ces lieux où se transmet, plus de 80 ans après les faits, la mémoire de la plus grande opération amphibie de l'histoire.

whc.unesco.org



LE GUGGENHEIM ABU DHABI OUVRE SES PORTES

Après vingt ans de gestation, le musée Guggenheim Abu Dhabi ouvrira ses portes le 11 décembre 2026. Conçu par l'architecte Frank Gehry, l'édifice de 80'000 m² se distingue par ses dix cônes sculpturaux, dont neuf en résille d'acier inoxydable culminant à 88 mètres. Avec 30 galeries et 11'600 m² d'espace d'exposition intérieur, il devient le plus vaste des quatre musées Guggenheim au monde, aux côtés de New York, Venise et Bilbao. Les œuvres appartiennent au gouvernement d'Abou Dabi, dont la collection met l'accent sur la création du Moyen-Orient, d'Asie et d'Afrique du Nord, en dialogue avec les grands noms de l'art occidental.

guggenheimabudhabi.ae

VERS LE VOL COMMERCIAL LE PLUS LONG DU MONDE

En juillet dernier, un Airbus A350-1000 ULR de Qantas a relié sans escale Melbourne à Toulouse en 24 heures et 24 minutes, parcourant plus de 23'000 kilomètres via le Canada. Ce vol d'essai, suivi en direct par 3,6 millions d'internautes sur Flightradar24, prépare le lancement du programme «Project Sunrise». Dès octobre 2027, la compagnie australienne proposera la première liaison commerciale directe entre Sydney et Londres, la plus longue au monde. La future cabine, forte de 238 sièges, intégrera une zone bien-être accessible à toutes les classes, pensée pour limiter les effets du décalage horaire. Avec son projet, Qantas entend réduire jusqu'à quatre heures les temps de trajet actuels entre l'Australie et l'Europe.

qantas.com



L'ÉCLIPSE DU SIÈCLE SE PRÉPARE

Le 2 août 2027, une éclipse solaire totale traversera l'Espagne, le Maghreb et le Moyen-Orient, offrant jusqu'à plus de six minutes de durée près de Louxor, ce qui en fera la deuxième plus longue du XXI^e siècle, et la plus longue avant 2114. Ce phénomène rare fait de 2027 l'une des éclipses les plus attendues de la décennie. Les tour-opérateurs proposent déjà une liste conséquente de circuits terrestres en Espagne, en Afrique du Nord et en Égypte, tandis que plusieurs croisiéristes ont ouvert les réservations pour des itinéraires sur le Nil ou en Méditerranée.

nationaleclipse.com

© Daniel Gomez - Unsplash



1,52 MILLIARD DE VOYAGEURS EN 2025

Selon le dernier baromètre d'ONU Tourisme, les arrivées de touristes internationaux ont atteint 1,52 milliard en 2025, soit une hausse de 4 % par rapport à 2024, un rythme de croissance qui renoue avec la moyenne observée avant la pandémie. L'Europe demeure la première destination mondiale avec 793 millions d'arrivées, suivie par l'Asie-Pacifique (331 millions, +6 %). L'Afrique affiche la plus forte progression (+8 %), portée par l'Égypte, le Maroc et les Seychelles. Les recettes touristiques mondiales atteignent quant à elles 1900 milliards de dollars, signe de la vigueur retrouvée d'un secteur longtemps fragilisé.

unwto.org



DES QUOTAS SUR LES SITES NATURELS FRANÇAIS

Face à l'afflux estival, plusieurs sites naturels français ont instauré des quotas de visiteurs en 2026. Dans le parc national des Calanques, celle de Sugiton limite désormais l'accès à 400 personnes par jour sur réservation gratuite. À Porquerolles, dans le Var, la fréquentation est plafonnée à 6000 visiteurs quotidiens grâce à une charte réunissant les compagnies maritimes. Sur l'île de Bréhat, en Bretagne, une jauge de 4700 personnes s'applique désormais aux jours de forte affluence. Ces mesures demeurent l'exception plutôt que la règle. Des sites emblématiques comme le Mont-Saint-Michel ou la dune du Pilat continuent, eux, de miser sur des solutions indirectes comme le stationnement payant.

calanques-parcnational.fr





ÉGYPTE

AU ROYAUME DES PIGEONS

Texte et photos : Laurent Nilles



Perchées sur les toits, d'innombrables tours à pigeons ponctuent la silhouette du Caire. Serez-vous les repérer? Chaque vendredi, le Souk El Gomaa rassemble les amateurs venus acheter et vendre leurs pigeons.





Trop jeune pour avoir sa propre tour, Mohamed garde néanmoins quelques pigeons sur le balcon de sa chambre.

Sur les toits du Caire, d'étonnantes tours de bois abritent des pigeons par milliers. Héritiers d'une tradition séculaire, leurs éleveurs sélectionnent, entraînent et font voler leurs oiseaux lors de compétitions parfois très disputées. Des marchés populaires de la capitale aux quartiers de Gizeh, cette passion demeure un élément méconnu mais bien vivant de la culture égyptienne.

Les klaxons hurlent. L'air brûle, chargé de poussière et de gaz d'échappement. Un taxi jaune passe trop près, un rétroviseur frôle mon épaule. Un bus fend la foule, des scooters se glissent entre les portières éraflées. Imperturbables, des vendeurs ambulants proposent boissons et bibelots au milieu du tumulte. Les appels et les invectives en arabe fusent dans le trafic. Sous mes pieds, la chaussée vibre.

Tous mes sens sont en mode survie. L'histoire millénaire du Caire m'échappe, noyée dans le vacarme. Au détour d'une rue, je lève les yeux. Se dressant entre les façades délavées, les minarets de la mosquée du Sultan Hassan s'élèvent, intacts depuis le XIV^e siècle. Autour, le ciel semble s'être mis en mouvement. Des dizaines, ou plutôt des centaines de petites silhouettes grises tournoient en cercles serrés, plongent, remontent, disparaissent et resurgissent.



Plus de 800 pigeons occupent cette impressionnante tour de trois étages, le projet de toute une vie pour Hisham.

Les structures paraissent parfois assemblées de manière hasardeuse, à partir de vieux bois et de matériaux de récupération.



SÉSAME, OUVRE-TOI

«Hé!» Une voix claque derrière moi. Un garçon poussant une charrette pleine d'oranges gesticule avec impatience. Je m'écarte, perdant de vue les pigeons. Un vieil homme, assis à l'entrée d'un café, narguillé à la main, m'interpelle depuis sa porte entrouverte. Il désigne une structure de bois perchée au-dessus d'un immeuble: «Tu veux monter?» Un coup de téléphone plus tard, me voilà en train d'escalader une échelle bancale suspendue au-dessus du chaos urbain. En haut, un homme d'une cinquantaine

d'années m'attend. Barbe grise, regard fier, il se présente: Hisham. Sa poignée de main est vigoureuse, son sourire, direct. Sans attendre, il me fait visiter son royaume.

Ici vivent plus de 800 pigeons, répartis sur trois étages. Une partie de l'espace est consacrée à l'élevage, une autre à la sélection des lignées, la dernière à l'entraînement des oiseaux de compétition. Il me montre des dizaines de variétés, détaille avec passion les couleurs, les plumages, les becs; certains animaux

peuvent valoir plusieurs centaines d'euros. «J'ai tout appris par moi-même», dit-il. Une par une, il ouvre les cages. Un court moment de suspense, comme si les oiseaux hésitaient à renouer avec leur liberté. Puis la tour explose en battements d'ailes. Les pigeons s'arrachent au bois, montent en nuées désordonnées, se regroupent. «Ils reviennent toujours», précise Hisham, alors que les premiers se posent déjà autour de nous. Il siffle entre ses doigts, lève les bras et son armée volante s'élance à nouveau.



« À quelques pas, des garçons d'à peine dix ans parlementent avec un vieillard au visage buriné, négociant vivement le prix de leur oiseau préféré. »



UN VÉRITABLE PATRIMOINE VIVANT

Le lendemain, en me promenant dans les allées improvisées du grand marché du vendredi, le Souk El Gomaa, je réalise que la passion de Hisham est loin d'être une exception. Entre étals de vêtements de seconde main et d'outils rouillés, d'innombrables cages s'empilent à même le sol. Un homme ouvre l'une des portes et en sort un pigeon qui s'agite furieusement. Il l'observe de près, le retourne, teste la souplesse des ailes, la fermeté du corps. À quelques pas, des garçons d'à peine dix ans parlementent avec un vieillard au visage buriné, négociant vivement le prix de leur oiseau préféré. Plus loin, un concours, signalé par des trophées dorés alignés sur une table, attire les curieux. Blocs-notes à la main, des juges attribuent des scores aux pigeons exposés sous l'œil attentif de leurs propriétaires.

Thé, narguilé et conversations autour des pigeons: un vendredi idéal pour ces hommes. Un passionné présente son pigeon préféré, baptisé Batman en référence au célèbre super-héros. Ci-contre: Mohamed signale sa nuée alors qu'une tempête de sable plonge Le Caire sous un voile jaune. Hisham examine un pigeon d'une race rare, dont le prix peut atteindre plusieurs centaines d'euros.





Devenues rares, les tours en terre subsistent encore dans certains villages ruraux.

Jeune garçon et pigeonneau:
la passion ne connaît pas
d'âge. Dissimulé derrière une
fente d'observation, Hisham
contemple les oiseaux sans
les déranger.



L'engouement pour les oiseaux s'inscrit dans une tradition ancienne. Des représentations de pigeons apparaissent déjà dans l'Égypte antique: ils y étaient élevés pour leur viande et leurs fientes, utilisées comme engrais par les agriculteurs du Nil. Mais c'est dans le monde arabe médiéval, lorsque des villes comme Bagdad, Damas ou Le Caire commencent à développer des réseaux

organisés de pigeons messagers, que leur statut se transforme en profondeur. S'ils ne transportent plus de missives royales ni de secrets de guerre, leur élevage s'est aujourd'hui mué en pratique récréative, dont témoignent des milliers de *gheyas* – ces tours en bois souvent improvisées et bricolées (*voir encadré*), qui dominent les toits des quartiers populaires de la métropole égyptienne.

PIRATE DE L'AIR

À Gizeh, face aux pyramides, Mohamed possède une autre de ces tours. Au coucher du soleil, tandis que ses pigeons dessinent de larges cercles au-dessus du quartier, il me montre les filets de capture, actionnés par un levier mécanique. «Un de mes grands plaisirs, c'est de capturer les pigeons



Un homme présente fièrement ses dernières acquisitions à un ami. Les jeunes pigeonneaux restent au nid pendant environ un mois avant de tenter leurs premiers vols.



des autres tours», dit-il en riant. «Nous sommes une communauté, mais aussi des rivaux. Je retourne bien sûr à son propriétaire un pigeon égaré, s'il me le demande gentiment. Mais cela se produit rarement, affirme-t-il, car les hommes n'admettent pas volontiers la perte d'un oiseau, signe d'une maîtrise insuffisante de leur pratique.»

Un peu plus loin, Hossam, un ami de Mohamed, guide sa nuée. Par des signaux sonores, des appels brefs, des gestes du bras et parfois l'agitation d'un drapeau déchiré, il oriente sa trajectoire, maintenant le groupe dans une spirale serrée au-dessus des toits, sans que les volatiles ne se posent trop longtemps. Un entraînement exigeant, car lors des compétitions entre les quartiers, organisées pendant les mois d'hiver, les pigeons sont relâchés à grande distance, jusqu'à à des centaines de kilomètres du Caire, pour ensuite devoir revenir vers leur tour d'origine. Je regagne mon hôtel au bord du Nil en taxi. Le Caire transforme chaque trajet en épreuve de patience collective. Au-dessus de nous, les pigeons ignorent les embouteillages. Indifférents aux klaxons et aux feux rouges, ils traversent la ville avec une aisance qu'on ne peut que leur envier.



La tour de Hossam se dresse juste en face des célèbres pyramides de Gizeh.

UNE ARCHITECTURE UNIQUE

Les *gheyas* ne sont pas de simples volières. Leur structure, dressée en hauteur pour offrir aux pigeons un accès direct au ciel, comprend des espaces distincts pour nicher, se reproduire ou se reposer. Les ouvertures sont conçues pour permettre aux oiseaux d'entrer et sortir facilement, tandis que des perchoirs occupent les parties supérieures. Souvent bâties avec des matériaux de récupération, ces constructions sont adaptées et agrandies au fil des besoins mais aussi des moyens de l'éleveur, donnant à chacune une forme unique.



An aerial photograph of a floating village in Colombia. The village consists of numerous small, rectangular houses with flat roofs, built on a network of interconnected wooden rafts or platforms. These rafts are situated in a large body of water, likely a river or a lake. The water is dark blue, and the surrounding area is covered with dense green vegetation. The houses are arranged in a somewhat organized manner, with some larger buildings and smaller structures interspersed. The overall scene depicts a unique and sustainable form of human habitation.

COLOMBIE La Venise colombienne

Texte et photos : Franck Renoir



Aux heures les plus chaudes de la journée, la vie s'écoule paisiblement à Nueva Venecia. Les hommes se reposent de leur pêche matinale à l'ombre des porches colorés, les femmes font quelques courses à l'épicerie après la sieste, tandis que les enfants aident leurs parents avec les filets ou prennent leur radeau pour s'amuser et rendre visite à des amis.



Au cœur de la Ciénaga Grande de Santa Marta, Nueva Venecia semble flotter entre ciel et eau. Façonné par la pêche, ce village longtemps tenu à l'écart par son isolement doit désormais composer avec la dégradation de son environnement mais aussi avec l'arrivée du tourisme.

C'est un autre monde, sans rues, sans voitures ni trottoirs. Que ce soit pour aller à l'école, au café, chez le voisin ou à l'église, il faut prendre... une barque! Près de 3500 habitants vivent dans quelque 500 maisons dressées sur pilotis. Longtemps appelé El Morro, leur village porte aujourd'hui un nom plus évocateur: Nueva Venecia, la «Nouvelle Venise». On y accède en lancha (bateau à moteur), après 40 minutes de navigation à

travers les canaux marécageux depuis Sitionuevo. Deux autres villages palafittiques, Buenavista et Trojas de Cataca, se trouvent à proximité. Méconnus jusqu'à il y a peu, ils commencent à attirer des voyageurs, séduits par leurs façades colorées. Mais derrière la carte postale, Nueva Venecia reste tributaire d'un équilibre fragile: dégradation des mangroves, raréfaction du poisson, salinisation des eaux et difficulté d'accès à l'eau potable pèsent sur ses habitants.

AU DÉBUT ÉTAIT LE POISSON

À l'origine, seuls des pêcheurs fréquentaient la région. Attirés par des eaux poissonneuses, ils ont construit des plateformes de bois, les trojas, sur lesquelles ils faisaient sécher leurs prises et passaient parfois la nuit. Ces installations ont peu à peu été couvertes de toits puis transformées en habitations. Avec le temps, les pêcheurs y ont amené leurs familles. Rester sur



Après l'école, les enfants jouent souvent au football. Le village ne possède qu'un véritable terrain digne de ce nom, offert en 2015 par le célèbre footballeur colombien Radamel Falcao. Ailleurs, enfants et adultes improvisent des parties devant l'église ou sur un terrain en terre. Le week-end, les soirées peuvent se prolonger tard dans la nuit: les estaderos, bars-terrasses où l'on joue aussi au billard, se livrent concurrence à coups de DJ et de musique poussée à plein volume, tandis que la bière coule à flot.

place permettait de consacrer davantage de temps à la pêche et d'éviter les trajets jusqu'à la terre ferme. Pour des ménages modestes, vivre sur l'eau induisait aussi de se passer d'un terrain ou d'un loyer.

Au fil des décennies, El Morro s'est développé. Commerces, bars, pharmacies, restaurants et églises ont poussé. Des artisans y travaillent, des marchands passent de maison en maison en barque. Celle-ci peut être un moyen de transport, un outil de travail ou encore une boutique flottante. Dans les années 1920, un prêtre italien a baptisé le village Nueva Venecia, dans une référence évidente à Venise. Mais la comparaison s'arrête là. Ici, il n'y a ni palais ni ponts de pierre, seulement de modestes maisons sur pilotis et une population liée aux ressources de la lagune.



Sur le porche vert, une photo de famille avec le petit Jesús, vêtu de rouge. Plusieurs générations vivent ensemble dans deux maisons accolées. Ici, tout se partage et chacun s'entraide. En bas à gauche, une partie de l'école est encore accessible, tandis que l'autre, en ruine, attend d'être rénovée. À droite, une scène typique de la vie du village, de jour comme de nuit: des habitants discutent depuis leur barque avec leurs voisins

« Ici, il n'y a ni palais ni ponts de pierre, seulement de modestes maisons sur pilotis et une population liée aux ressources de la lagune. »



UN ÉCOSYSTÈME UNIQUE

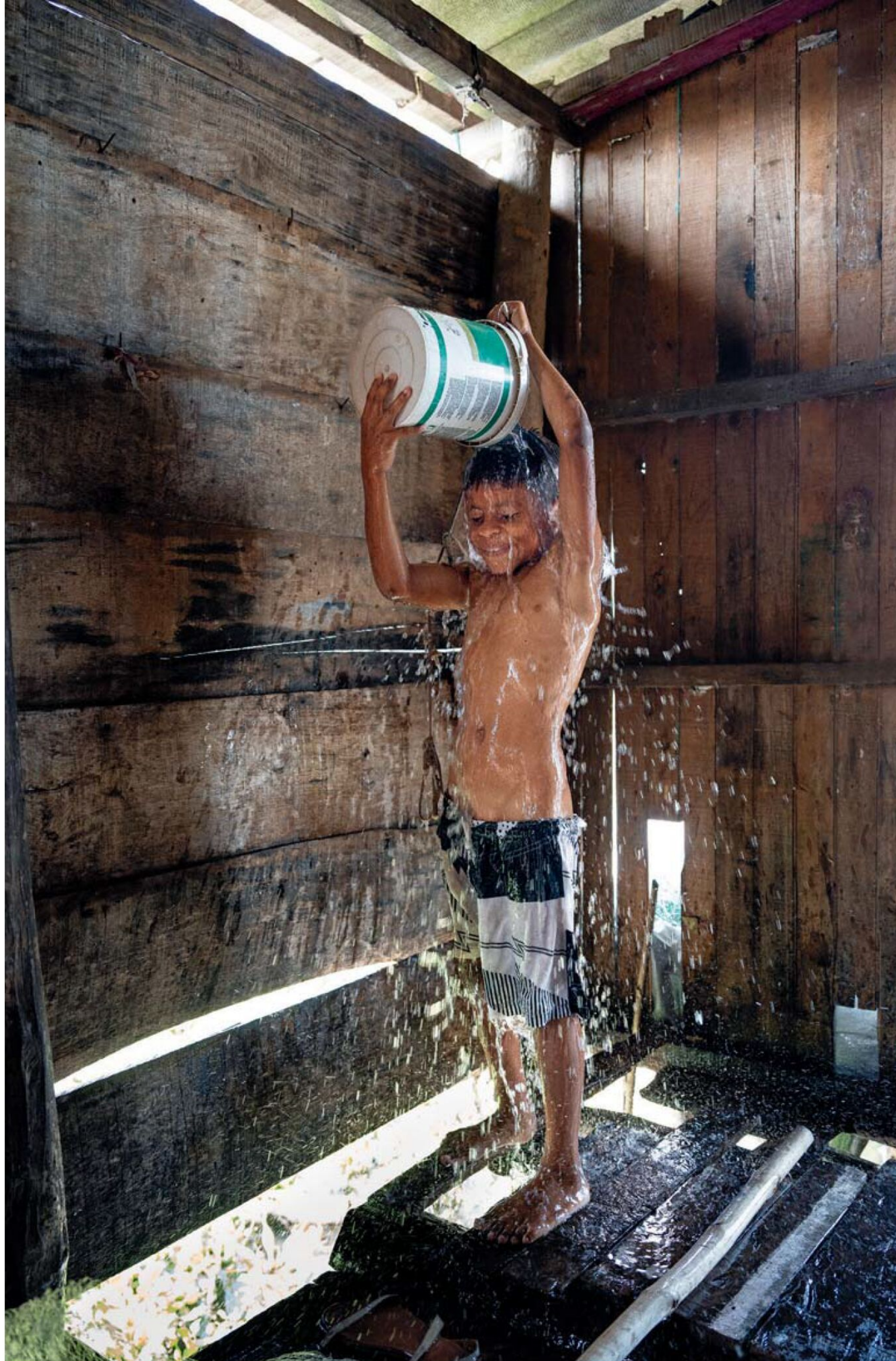
La pêche artisanale reste l'activité essentielle. Tilapias, poissons-chats ou mullets sont les principales espèces capturées. Une technique traditionnelle consiste à lancer l'atarraya, un filet circulaire lesté qui se déploie avant de retomber sur l'eau, selon un geste transmis de génération en génération. Certains pêcheurs aménagent des viviers autour de leur maison pour y élever des tarpons. La vente d'un gros poisson peut représenter un revenu important pour une famille.

Cette économie dépend toutefois d'un milieu vulnérable. La Ciénaga Grande reçoit les eaux douces du Magdalena et des cours d'eau descendant de la Sierra Nevada de Santa Marta. Elles se mêlent aux eaux salées de la mer des Caraïbes pour former un vaste système estuarien. La mangrove sert de zone de reproduction et de protection aux alevins. Sa dégradation, conjuguée aux variations de salinité et aux modifications des apports d'eau douce, menace directement les ressources des pêcheurs. À Nueva Venecia, la crise est autant écologique qu'économique.

À Nueva Venecia, la vie est simple et rythmée par la nature et l'environnement dans lequel les habitants ont bâti leur quotidien. On se lève tôt, on se lave parfois avec une eau impropre lorsque l'eau potable vient à manquer, on part pêcher en espérant rapporter de quoi nourrir sa famille, puis on répare les filets endommagés la veille. Les moments de repos se passent dans un fauteuil à bascule, sur le porche ou à l'intérieur des maisons en bois. La religion occupe également une place importante et contribue sans doute à la résilience de cette communauté.

UN QUOTIDIEN DIFFICILE

Vivre sur l'eau impose des contraintes particulières. Le village ne dispose pas de réseau d'égouts et l'accès à l'eau potable demeure précaire. Chaque jour, des embarcations chargées d'eau douce approvisionnent les habitants, qui doivent l'acheter. Certaines familles la traitent également au chlore. Un dispensaire médical tourne avec un médecin et deux infirmières. Pour les cas graves, deux bateaux rapides évacuent les patients vers Sitio Novo, Barranquilla ou Santa Marta. Les problèmes liés à l'eau et aux moustiques – diarrhées, affections cutanées, dengue ou paludisme – s'ajoutent aux accidents de la vie quotidienne et à ceux liés aux déplacements en bateau. Les infrastructures scolaires sont elles aussi insuffisantes, mais des travaux sont en cours pour installer les pilotis de la nouvelle école San José de Nueva Venecia. Pour poursuivre leur scolarité au-delà des niveaux proposés sur place, les jeunes doivent rejoindre la terre ferme, une possibilité difficilement accessible à de nombreuses familles. L'isolement n'a pas protégé le village de la violence endémique en Colombie. En 2000, Nueva Venecia a été durement touchée par une tuerie qui a profondément marqué la communauté et conduit à la création permanente d'un poste de police.





Dans ces maisons colorées sur pilotis peuvent cohabiter jusqu'à quatre générations. Lorsque l'espace manque, il n'est pas rare que plusieurs membres d'une même famille dorment ensemble. Les enfants aiment se baigner malgré les risques de maladies liés à l'insalubrité de l'eau autour des habitations, le village ne disposant pas de réseau de tout-à-l'égout.

LES COULEURS DU CHANGEMENT

Bleu turquoise, rose, vert, jaune, orange: les façades éclatantes de Nueva Venecia sont devenues une véritable signature visuelle. Ces couleurs, apparues avec l'amélioration des moyens des habitants, participent aujourd'hui à l'identité du village. Ces dernières années, la Fondation Pintuco, liée à un fabricant colombien de peinture, a participé à leur rénovation. Lors de ce reportage, ses équipes distribuaient de la peinture aux habitants dans le cadre d'un projet participatif destiné à embellir maisons et espaces collectifs et à renforcer le sentiment d'appartenance.

D'autres organisations interviennent dans la Ciénaga Grande pour protéger l'écosystème ou former des guides locaux au tourisme et à l'ornithologie. De quoi diversifier les revenus d'une population très dépendante de la pêche. Le tourisme reste encore balbutiant. La plupart des visiteurs ne passent que quelques heures sur place avant de repartir en bateau et les retombées économiques de leurs visites échappent à la communauté. Création d'hébergements, offres de restauration et activités guidées pourraient changer la donne. Mais l'équation est délicate:



l'isolement, la fragilité du milieu et la vie lacustre sont précisément ce qu'un tourisme mal maîtrisé pourrait altérer. Protéger la mangrove, maintenir l'équilibre entre eaux douces et salées, lutter contre la pollution et améliorer les infrastructures sont des priorités indissociables. À la tombée du jour, lorsque les habitants ont regagné leurs maisons et que les façades se reflètent dans l'eau sombre de la Ciénaga, Nueva Venecia semble suspendue entre deux mondes: celui de la pêche, dont elle tire ses origines, et celui qu'elle doit inventer pour continuer à vivre.



L'INDE DU SUD, GRANDEUR NATURE

Du 23 novembre au 9 décembre 2026 (17 jours)



VOTRE GUIDE FRANCOPHONE
SANJAY

Ce passionné de nature et de faune est aussi un véritable ambassadeur de la culture et de l'histoire indiennes. Attentif et toujours à l'écoute, Sanjay enrichit chaque visite d'anecdotes et de comparaisons fascinantes alimentées par ses propres expériences de voyages en Europe et en Asie.



Parcourez le Sud de l'Inde au fil de régions rurales et nature souvent méconnues : le Karnataka, le Kerala et le Tamil Nadu. Vous traverserez forêts et parcs nationaux, plantations de thé des Ghâts occidentaux, rizières et lagunes. Des safaris, des navigations, des visites de marchés et des rencontres avec naturalistes, agriculteurs et artisans ponctueront ce voyage immersif, dédié aux amoureux d'authenticité.

JOURS 1 ET 2

De Genève à Bangalore

Envol de Genève pour Bangalore : plongée dans l'histoire du temple de Bhoga Nandeeshwara, niché dans les collines et qui impressionne par la finesse et la précision de ses sculptures.

JOURS 3 ET 4

Mysore

Flâneries en ville de Mysore : marchés locaux de fleurs et de légumes, quartiers résidentiels traditionnels, jardins publics... L'urbanisme de la ville reflète une planification soucieuse des espaces verts. Une excursion dans le bassin du fleuve Kaveri, vous permettra de mieux comprendre comment les pouvoirs successifs ont façonné l'agriculture au Karnataka.

JOURS 5 À 7

Sur les traces des animaux

En jeep et bateau, des safaris dans les parcs de Ranganathittu, Kabini et Bandipur vous mèneront à la rencontre des oiseaux, des tigres, éléphants, léopards et crocodiles.

JOURS 8 ET 9

Exploration dans les hauteurs des Ghâts occidentaux

Vous rejoindrez Ooty, une station climatique et embarquerez à bord de l'un des plus

anciens trains à crémaillère au monde, serpentant entre plantations de thé, forêts d'eucalyptus et végétation subtropicale. Au passage, visite de plantation de thé.

JOURS 10 À 12

De l'or vert aux fils de coton

À Pollachi, découverte des plantations de cocotiers mais aussi des villages de tisserands où des artisans perpétuent l'art du tissage à la main. En redescendant en plaine, vous passerez à travers les zones rurales rizicoles pour découvrir les pratiques d'irrigation traditionnelles.

JOURS 13 ET 14

Lac Vembanad et Backwaters du Kerala

Direction le Sud et la région des Backwaters pour une croisière sur un bateau traditionnel. Ce sera l'occasion de découvrir le quotidien d'une plantation pour un aperçu des cultures du riz et des épices qui façonnent le paysage et l'économie du Kerala.

JOURS 15 À 17

Cochin et retour à Genève

Cochin, ancien comptoir chinois, portugais, hollandais et anglais, sera l'occasion de flâneries dans les ruelles tortueuses, bordées de charmantes maisons coloniales et d'antiquaires. Puis, vol de retour pour Genève.

LES EXPÉRIENCES ANIMAN

- Découverte des parcs nationaux de Kabini et Bandipur, à la recherche des tigres et autres mammifères
- Exploration des plantations de thé et des unités de transformation dans les Nilgiris
- Immersion dans les pratiques agricoles locales entre rizières et cocoteraies
- Découverte des villages de tisserands autour de Pollachi
- Croisière privée dans les backwaters au Kerala

Prix par pers. en ch. double : CHF 7'450.-
Sup. ch. individuelle : CHF 1'900.-

Renseignements et programme complet :

Au Tigre Vanillé

Lysiane Haefelin,

spécialiste Inde

021 566 74 97

lysiane@autigrevanille.ch



AU TIGRE VANILLÉ
CREATION DE VOYAGES

PORTFOLIO



CHARLES FRÉGER
WILDER MANN





























CHARLES FRÉGER WILDER MANN



Charles Fréger explore depuis 1999 les signes de l'appartenance à un groupe, des marins aux légionnaires. Son livre culte Wilder Mann ou la figure du sauvage, dont nous présentons une sélection ici, marque une incursion dans les traditions populaires d'Europe. Durant de nombreux hivers, il a sillonné le continent, de la Finlande à la Grèce, à la rencontre d'hommes costumés en bêtes ou en esprits végétaux. Une vingtaine de pays y dessinent une cartographie de rites ancestraux liés aux

saisons et à la fertilité. En saisissant ces figures hybrides hors du temps des festivités, dans des paysages ouverts, Charles Fréger médite sur la mémoire collective et notre lien ancestral à l'animalité. Pour ce portfolio, nous avons choisi ces silhouettes cornues et empanachées, où son regard se fait à la fois anthropologique et rêveur. Surgies des forêts et des villages d'Europe centrale, ces figures que drapent fourrures et feuillages rappellent la permanence et l'étrangeté d'un monde ancestral.

charlesfreger.com



| 1



| 2



| 3



4 |



| 5



6 |



| 7



8 |



| 9



10 |



| 11



12 |



| 13



14 |



| 15

1 | Kubos, Turoň
Forbasy, Stará Ľubovňa, Slovaquie

2 | Kamila
Gergery, Crète, Grèce

3 | Krampus
Autriche

4 | Ursü din Boroaia
Roumanie

5 | Schnappviecher
Tramin, Italie

6 | Sauvage du Noirmont
Suisse

7 | Schnäggehüsler
Effingen, Suisse

8 | Macinula
Cisiec, Pologne

9 | Wren boy
Dingle, Irlande

10 | Tschäggättä
Lötschental, Suisse

11 | Cerbul din Corlata
Roumanie

12 | Juantramposo
Alsasua, Pays basque, Espagne

13 | Babugeri
Bansko, Bulgarie

14 | Strohmann
Leipferdingen, Allemagne

15 | Careto de Salsas
Portugal



ARRÊTER LE REGARD

Lu avec passion, relu, prêté, conservé, collectionné...
Animan cultive l'enchantement du regard depuis 1981.

Le rêve, l'émotion, la beauté constituent l'univers qu'il partage
avec ses fidèles lecteurs. C'est aussi l'écrin qu'il offre
à la publicité de ses annonceurs.

**Animan est le magazine de l'exceptionnel, une fenêtre magnifiquement
ouverte sur une communication de qualité.**



Pour plus d'informations contacter:
MHD SA
Mme Dominique Breschan
Tél. +41 79 818 27 55
dominique.breschan@mhd.ch

Animan

RÊVER | VOYAGER | PRÉSERVER

नेपाल
NÉPAL
LES
NONNES
KUNG-FU
BRISENT
LES
CODES

Texte et photos : Fabrice Dimier







Des nonnes utilisent le dungkar pour appeler la communauté à se rassembler. Jigme Chandra Devi, 11 ans, se prépare en coulisses avant une démonstration de kung-fu.



Chaque matin, la puja rassemble les nonnes pendant plusieurs heures dans le temple principal du monastère. Prières et mantras y sont rythmés par les tambours, les trompettes et d'autres instruments traditionnels.



Elles allient méditation, arts martiaux et actions de terrain. Au monastère Druk Amitabha, au-dessus de Katmandou, 300 nonnes, âgées de 6 à 54 ans, bousculent les traditions séculaires et portent leur combat bien au-delà des murs du monastère.

Les dernières notes du Dungkar, une conque utilisée pour appeler les moniales à la prière, résonnent encore sur la montagne surplombant la capitale népalaise. La procession de robes bordeaux converge lentement vers le parvis du temple du monastère Druk Amitabha. Il est 5 heures et les nonnes terminent deux heures de méditation dans leurs chambres avant de rejoindre la grande prière collective.

Tambours tibétains, trompettes et cloches cadencent l'enchaînement des mantras et des chants dirigés par une des doyennes du monastère. Ici, les nonnes sont habilitées à diriger les prières, une fonction traditionnellement réservée aux moines, dans le bouddhisme tibétain. Mais depuis plusieurs décennies, l'ordre Drukpa, fondé il y a plus de 800 ans, change la donne.



« Ces femmes ont subi des siècles d'oppression. Maintenant, on leur confie des secrets et des textes anciens. »

Les nonnes exécutent une performance de tambours synchronisés: des dizaines de grands tambours de type shangu résonnent à l'unisson au cours d'une chorégraphie particulièrement athlétique.

UN MONASTÈRE PAS COMME LES AUTRES

«Ces femmes ont subi des siècles d'oppression. Maintenant, on leur confie des secrets et des textes anciens», expliquait déjà en 2011 le 12^e Gyalwang Drukpa, chef spirituel de la lignée Drukpa, branche de l'école Kagyü fondée au XII^e siècle par Tsangpa Gyare. Une avancée qui a suscité l'opposition de nombreux religieux conservateurs. Aujourd'hui encore, cer-

taines racontent subir des intimidations lorsqu'elles quittent le monastère. Il en faudrait plus pour effrayer celles qui ajoutent «Jigme» («sans peur» en tibétain) à leur nom.

Malgré le redoublement des tambours, Jigme Yangchen Ghakid, 8 ans, pique du nez sur son pecha, un livre traditionnel constitué de feuillets rectangu-

lares non reliés. Récemment arrivée au monastère, la fillette n'est visiblement pas encore habituée aux horaires matinaux. Elle observe, envieuse, les jeunes nonnes slalomer avec tasses et théières entre les religieuses en pause. Bientôt, ce sera à son tour de servir ses aînées, l'une des premières responsabilités qui lui sera confiée.



DE LA ROBE À LA TENUE DE COMBAT

Les premiers rayons du soleil lèchent le parvis lorsque les nonnes sortent du temple. Jigme Yangchan Ghamo invite les filles à troquer leur robe monastique pour leur tenue de combat. Au sifflement des sabres souples fendant l'air répondent les claquements des éventails, ponctués de cris secs et des encouragements de leur formatrice. Ces deux heures d'arts martiaux constituent une routine quotidienne depuis 2008, lorsque des maîtres de kung-fu venus du Vietnam ont commencé à former les nonnes. Depuis, plus d'un millier de nonnes ont été initiées et, au fil des ans, près d'une centaine, dont Jigme Yangchan Ghamo, ont suivi un apprentissage intensif pour devenir à leur tour enseignantes.



À la sortie du temple, après la prière collective matinale, les nonnes se retrouvent sur le parvis pour leur entraînement de kung-fu. Celui-ci débute par le maniement des éventails, le Shan Fa, l'une des pratiques les plus esthétiques des arts martiaux traditionnels.





«C'est mon moment préféré», confie Jigme Padma Dakini, tout sourire, en rangeant avec précaution son sabre dans son fourreau. «Le kung-fu m'apporte de la sérénité. Quand je quitte le monastère, je me sens heureuse et plus en sécurité», explique l'adolescente qui a quitté son Ladakh natal il y a six ans. Émancipation et autodéfense sont au cœur de cet apprentissage. Chaque année, les nonnes forment à leur tour des jeunes filles en milieu rural, principalement au Ladakh, pour lutter contre les violences faites aux femmes. Car le mot d'ordre de la lignée Drukpa n'est pas de cantonner les nonnes dans leur monastère, mais de développer une spiritualité active qui se traduit par des actions concrètes.

DES RÉCOMPENSES EN CHAÎNE

Les «nonnes sans peur» effectuent ainsi des périples à vélo de plusieurs milliers de kilomètres pour sensibiliser à la protection de l'environnement et promouvoir l'égalité des genres. Elles ramassent les déchets et sensibilisent les jeunes filles aux menstruations, sujet encore tabou au Népal. Une émancipation que le Gyalwang Drukpa préfère définir autrement: «Je n'aime pas la terminologie d'empowerment. Elle sous-entendrait que j'ai moi-même le pouvoir de leur accorder du pouvoir. Je me contente de déplacer les obstacles pour qu'elles puissent s'élever par leur propre force.»

Le 12^e Gyalwang Drukpa, chef de la lignée spirituelle, s'adresse à ses fidèles lors du rassemblement annuel Drukpa.

L'entraînement matinal de kung-fu est suivi, pour les plus jeunes, de leçons de tibétain, langue utilisée pour les prières.



Pour certaines danses, les nonnes coiffent exceptionnellement leur crâne rasé d'une perruque. Une prière est accompagnée au tambour tibétain. Présent au monastère à l'occasion des festivités, un moine vient boire un thé préparé par les nonnes, l'une des premières tâches qui leur sont confiées.

Ces actions leur ont valu une reconnaissance internationale: les nonnes kung fu ont notamment reçu l'Asia Game Changer Award de l'Asia Society en 2019, puis l'Unsung Heroes Award de l'Atlantic Council en 2020 pour leur engagement en faveur de l'égalité, de l'environnement et de l'action humanitaire, notamment pendant la pandémie. Pour l'heure, l'autonomie se joue aussi dans le quotidien. Les plus jeunes ont rejoint la classe de tibétain, que leur dispensent leurs aînées. Les autres s'occupent de bricolage, de peinture, d'électricité, de cuisine, de ménage ou des animaux du refuge, tandis que certaines travaillent à la clinique médicale. «Une nonne doit savoir tout faire», assure Jigme Dikamat Narmana Daikiri, 16 ans, balai en main. «C'est une façon de mettre en pratique notre devise: "Sois ta propre héroïne", même si cela passe par une routine parfois difficile», sourit-elle.

RENDRE CONCRET L'ENSEIGNEMENT DU BOUDDHA

Une rupture dans cette routine se profile justement. Le lendemain, le monastère accueille le congrès annuel. Plus de 3000 membres et pratiquants de la tradition Drukpa, dont une cinquantaine de maîtres et enseignants venus de tout l'Himalaya, se retrouvent pour recevoir des enseignements, pratiquer et échanger autour du Dharma (*enseignement du Bouddha, voie pratique conduisant à l'éveil, ndlr*). Le monastère, habituellement si calme, grouille de monde et d'activité. Les nonnes kung fu sont sur tous les fronts: à la fois hôtes, intervenantes et participantes, elles assurent aussi toute la logistique et l'organisation. Pendant cinq jours s'enchaînent enseignements spirituels, pujas, performances et discussions sur des questions humanitaires. Les nonnes effectuent des démonstrations de tambours et d'arts martiaux, mais aussi des danses pour lesquelles certaines coiffent exceptionnellement leurs crânes rasés de perruques.

À la veille du Nouvel An, le 12^e Gyalwang Drukpa s'adresse enfin à ses fidèles durant plus d'une heure, sans jamais se départir d'un sourire lumineux. Dikamat Narmana Daikiri et ses consœurs boivent les paroles du maître. «Les bonnes pensées et les bonnes motivations n'ont de sens que si elles sont mises en pratique. Dans le monde d'aujourd'hui, nous devons rendre le Dharma concret.»



De la prière aux arts martiaux, en passant par les nombreuses tâches quotidiennes, les journées des nonnes sont rythmées, variées et intenses. Jigme Dikamat Narmana Daikiri, 16 ans, lors des célébrations du Nouvel An au monastère.

ARABIE SAOUDITE
**LE PAYS
DES MILLE
COULEURS**

Texte et photos : Tuul et Bruno Morandi





Dans certains villages, les habitants ont repeint les façades des maisons dans le cadre du projet «Maisons colorées d'Asir», lancé en 2022. Bandes colorées et motifs éclatants viennent ainsi rompre la monotonie minérale des paysages de pierre et de sable. Une ancienne maison en terre à moitié effondrée témoigne encore de la richesse architecturale et picturale d'autrefois.

Au sud-ouest du royaume, les hauts plateaux dévoilent une architecture et un art pictural méconnus, qui s'expriment dans les villages en pierres sèches, les palais fortifiés et les maisons en terre habillées de motifs géométriques éclatants. Après des décennies d'abandon, habitants, artisans et autorité publique œuvrent ensemble pour restaurer un patrimoine unique qui, peu à peu, reprend vie.

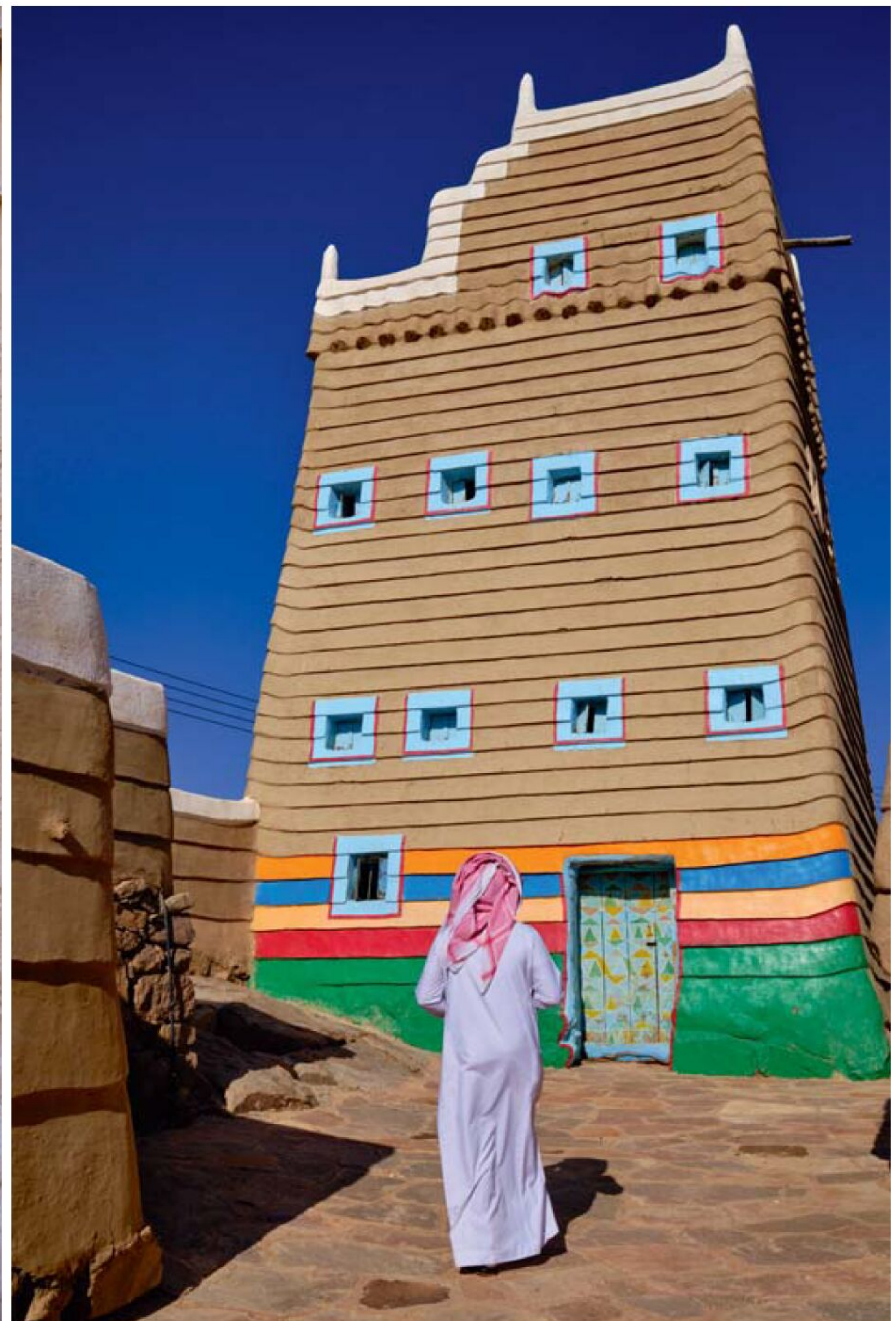


Vu d'en haut, le village d'Al-Khalaf paraît particulièrement homogène avec ses maisons et ses tours en terre, striées de pierres plates en saillie, typiques de l'architecture locale, une technique pour détourner l'eau de pluie et éviter l'érosion. En déambulant à travers ses ruelles, le village se révèle désespérément vide pourtant, marqué par les fissures et les effondrements. Beaucoup d'habitations n'ont plus de toit, les murs sont mangés par la vé-

gétation, mais dans certaines d'entre elles, les couleurs persistent encore, des peintures miraculeusement préservées illuminent les pièces...

«J'ai quitté mon village en 1979, à l'âge de 15 ans, pour n'y revenir qu'à la retraite», raconte dans un français parfait Ali Mohamed Al-Qahtani, 60 ans. Le général formé à Saint-Cyr se souvient que jadis, le marché du vendredi était l'un des plus célèbres de la région. «Mais dans les années 1980, tout a disparu.» Le boom pétrolier a bouleversé bien





Thee Ain est l'un des premiers villages restaurés dans le cadre de la revalorisation du patrimoine. Escaliers et murs se parent souvent de couleurs éclatantes. Après avoir un temps déserté leur village, les habitants reviennent peu à peu et rénovent leurs anciennes maisons familiales.

plus que l'économie. «Ce fut un choc pour notre mode de vie. L'argent est arrivé et du jour au lendemain, nos vieilles maisons en terre nous ont semblé trop étroites. On voulait plus d'espace, plus de lumière, le confort moderne. Tout le monde, mes parents compris, s'est mis à construire de nouvelles maisons. Plus agréables à vivre, bien sûr, mais sans lien avec notre architecture d'autrefois», soupire-t-il, nostalgique, en désignant les quartiers modernes qui encerclent désormais Al-Khalaf.

PATRIMOINE PRÉSERVÉ PAR L'ISOLEMENT

Les hautes terres du sud-ouest de l'Arabie saoudite, vaste territoire situé entre le Hijaz et le Yémen, regroupant les provinces de l'Asir, de Najran et de Jizan, forment une aire culturelle aussi cohérente que singulière. Ce plateau appelé Sarât, séparé du littoral de la mer Rouge par la barrière montagneuse du Sarawat, culmine à plus de deux mille mètres d'altitude. Dans ce relief tour-

menté aux contrastes climatiques marqués, l'homme et la nature ont façonné un patrimoine architectural unique, préservé grâce à l'isolement naturel de la région. Tours de guet dressées sur les crêtes, hameaux de pierre se confondant avec la roche, hautes maisons de bauge blotties sous les palmeraies... tout ici semble prolonger la géologie même du pays. Rien que dans la province de l'Asir, la plus riche en constructions de ce type, on recenserait plus de cinq mille villages anciens.



Leurs vestiges sont visibles dans toute la région, jusqu'au cœur même d'Abha, la capitale de l'Asir. Tandis que les hommes élevaient des maisons-tours aux allures de gratte-ciel, l'ingéniosité des femmes s'exprimait à l'intérieur, leurs pinceaux traçant des formes géométriques éclatantes. Escaliers, murs, encadrements de portes... chaque surface devenant un support d'expression. Les couleurs y explosent, se bousculent, se répondent. C'est l'art du Al-Qatt Al-Asiri, langage pictural né dans l'intimité des foyers, transmis de mère en fille depuis des générations et inscrit sur la Liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité de l'UNESCO en 2017. Il arrive que cette polychromie franchisse les murs. Les façades s'illuminent alors de bandes colorées, parfois arc-en-ciel, comme pour rompre la monotonie minérale des paysages de pierre et de sable.

LES FEMMES SUR LE DEVANT DE LA SCÈNE

Longtemps absentes de la vie publique, les femmes qui perpétuent cet art sont aujourd'hui propulsées sur le devant de la scène. «C'est un art féminin qui ouvre la voie à la renaissance d'une identité culturelle. Nous le vivons comme une avancée majeure de notre condition. Il y a encore dix ans, cela me paraissait impossible. Le monde change, et notre pays aussi», explique dans un anglais hésitant Afaf Bin Dajem Al-Qahtani, artiste peintre de 45 ans, dont le sourire fier se devine derrière son niqab. «J'ai compris qu'en tant que femme, je pouvais enfin mener une carrière d'artiste. Cela ne m'avait jamais traversé l'esprit auparavant, confie-t-elle. À l'époque de nos mères, décorer la maison était une activité naturelle, presque nécessaire. C'était une manière d'exprimer le statut social de la famille.»



Plus au sud, dans la province de Najran, le village de Al-Janoub est aujourd'hui un bourg important où les anciennes maisons se dressent toujours fièrement. Le soleil tape déjà fort en ce début de matinée, mais à 2200 mètres d'altitude, la chaleur reste supportable, même si le paysage, une étendue jaune et pâle où quelques acacias tordus luttent contre le vent, semble grillé par la lumière. Les maisons en pisé du hameau parsèment le relief comme des mirages. On y repère facilement celle de Kasser Mana Alyami, 24 ans, médiateur culturel, qui vit là avec ses trois frères. Ourlée de lignes blanches nettes, la demeure de trois étages se distingue du reste du village par ses enduits fraîchement refaits. Son père, Mana Alyami, homme d'affaires de 48 ans installé à Riyad, a restauré leurs deux maisons familiales il y a tout juste un an.



Peintures murales Al-Qatt dans une maison abandonnée. Abdulazziz Abu Sarrah a restauré en 2020 le château construit par son grand-père il y a près de deux siècles. Afaf Bin Dajem Al-Qahtani, artiste peintre, pratique l'Al-Qatt Al-Asiri dans son atelier à Abha. Des enfants jouent dans l'escalier de leur maison traditionnelle.



Kasser Mana Alyami reçoit ses voisins dans la cour de sa maison récemment restaurée. L'enseigne d'un restaurant de Khamis Mushait. Ibrahim Fathy, guide culturel, explique les motifs sophistiqués qui s'enchevêtrent sur les murs d'une ancienne maison de Rijal Almaa.

UN RITUEL D'HOSPITALITÉ À PART

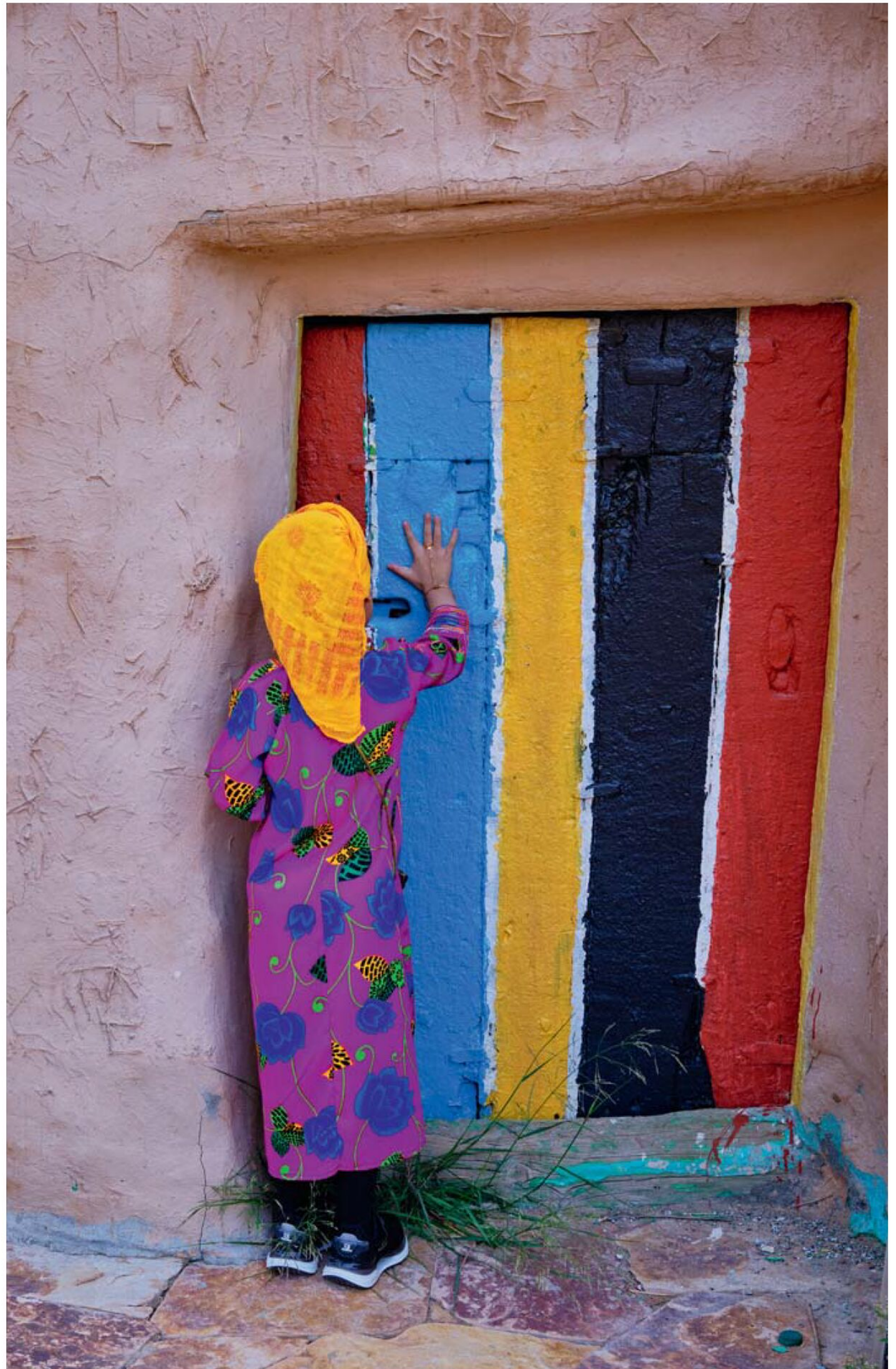
À peine la porte de la maison franchie, c'est une explosion de couleurs: escaliers, salle de réception, chambres... chaque mur, chaque espace est orné de peintures Al-Qatt, fraîchement rénovées. Bientôt, dans la cour intérieure, se rassemblent comme tous les vendredis

une vingtaine d'hommes, vêtus d'un blanc immaculé, le poignard courbe traditionnel – la janbiya – solidement attachée à la ceinture. Les salutations s'échangent longuement, les mains se serrent, certains s'inclinent pour le khashm-makh ou «salutation du nez».

UN PLAN DE DÉVELOPPEMENT POUR L'ASIR

Dans le sillage de «Vision 2030», initié en 2019 par le prince héritier Mohammed ben Salman, le plan «Vision Aseer», lancé deux ans plus tard, entend faire de l'Asir une destination touristique et culturelle majeure en valorisant son patrimoine. Doté d'environ 12 milliards d'euros, le programme prévoit notamment la restauration des villages historiques. Actuellement, 259 d'entre eux sont à l'étude. À Abha, l'Aseer Development Authority mobilise archéologues, ingénieurs et historiens, tandis que l'Heritage Commission sillonne la région pour encadrer les chantiers, former les artisans et accompagner financièrement les propriétaires souhaitant restaurer leurs maisons traditionnelles.

Les plus jeunes s'activent, versant le café brûlant avec adresse dans les petites tasses sans anse. L'odeur âcre du breuvage se mêle au parfum chaud et boisé de l'oud que l'on apporte. Bientôt, tambours et instruments traditionnels résonnent contre les murs en pisé, et les hommes se lèvent d'un même mouvement. En rythme, ils brandissent leur janbiya et entament l'Ardah, danse d'honneur et de bravoure, autrefois exécutée avant la bataille, aujourd'hui symbole d'unité et de fierté collective. C'est pour ce rituel, simple en apparence, que Kasser Mana Alyami a choisi de restaurer sa maison familiale. Pour lui comme pour bien d'autres familles, celle-ci représente la mémoire vivante d'un peuple qui a décidé de construire son avenir sur les fondations de ses ancêtres.



Depuis deux ans, les chantiers de restauration se multiplient et leurs effets sont déjà visibles, notamment à Al-Yanfa, l'un des villages les mieux restaurés de la région de l'Asir. Une fillette se tient devant la porte de sa maison colorée.



RD CONGO

Avec les nomades de la jungle

Texte : Guillaume Jan | Photos : Gwenn Dubourthoumieu

Au plus profond des forêts de l'Ituri, les Pygmées Mbuti tentent de perpétuer leurs traditions de chasseurs-cueilleurs. Mais leur mode de vie est menacé par les profondes mutations que connaît cette région dont le sous-sol abrite d'importants gisements aurifères.



Environ 40'000 Mbuti sont recensés dans le nord-est de la République démocratique du Congo. Ils continuent de vivre autant que possible de la cueillette, de la chasse et de la pêche, en étroite relation avec la forêt qu'ils occupent depuis plusieurs dizaines de milliers d'années.



Dans la Réserve de faune à okapis, une aire protégée de 14'000 km², la chasse au fusil est théoriquement interdite. Les Mbuti se déplacent au gré des saisons pour suivre le gibier.





La cérémonie Elima marque l'entrée des femmes Mbuti dans l'âge adulte. Après leurs premières règles, les jeunes filles passent un mois en forêt auprès des doyennes du clan. La feuille portée sur la bouche le jour de leur retour au campement symbolise le silence qu'elles doivent garder sur l'enseignement qui leur a été transmis.

La colonne de dix hommes s'élance à pas feutrés dans la moiteur équatoriale. Leurs visages sont peints d'argile, ils sont vêtus de shorts usés et ne transportent rien d'autre que leurs lances et quelques filets de chasse. Nous franchissons une rivière en équilibre sur un tronc couché. Wagonda marque une pause pour écouter les bruits de la canopée. « La forêt, c'est notre monde,

murmure-t-il. C'est toute notre vie. » Dans un froufrou de branchages, une famille de cercopithèques à queue rousse passe au-dessus de nos têtes. L'homme poursuit: « Nous nous soignons avec ses plantes, nous fabriquons nos pagnes avec l'écorce de ses arbres, nous nous nourrissons de ses feuilles, de ses racines, de ses fruits, de ses champignons, du poisson de ses rivières et de ses animaux. »



La forêt équatoriale s'étend sur six pays d'Afrique centrale et abrite différents peuples autochtones. La population totale des peuples pygmées est estimée à plus de 600'000 personnes. La biodiversité y demeure particulièrement riche: on y trouve notamment trois espèces de grands singes – chimpanzés, bonobos et gorilles –, ainsi que des léopards et des éléphants de forêt, comme ci-dessus dans le parc national de Nouabalé-Ndoki, en République du Congo.

« ils savent repérer le passage d'une antilope la veille au soir ou, rien qu'à l'oreille, détecter la présence d'une ruche à 50 mètres, voire l'approche d'un groupe de singes. »

PRÉSENTS DEPUIS 40'000 ANS

Les Pygmées Mbuti arpentent depuis plus de 40'000 ans cette vaste jungle de l'Ituri, située au nord-est de la République démocratique du Congo: ils savent repérer le passage d'une antilope la veille au soir ou, rien qu'à l'oreille, détecter la présence d'une ruche à 50 mètres, voire l'approche d'un groupe de singes. Comme les autres peuples autochtones du bassin du Congo (Twa, Aka, Efe, Baka...), ils vivent en symbiose avec leur environnement, se déplaçant d'un campement à l'autre selon les saisons et les ressources disponibles.

C'est ce mode de vie nomade que pratiquent encore Wagonda et la douzaine de familles qui compose son clan, établi en ce moment près du village d'Epulu, non loin de la route nationale numéro 4 – il s'agit en fait d'une piste poussiéreuse, qui relie péniblement la grande ville de Kisangani à celle de Bunia, près du lac Albert, à la frontière ougandaise. Avec ses compagnons de chasse, il dis-

pose plusieurs filets le long d'un layon, avant de se fondre silencieusement dans le décor. «On les pose de manière à former une nasse qui barrera le passage des animaux, on s'éloigne un peu puis on commence une battue bruyante pour les diriger vers ce piège, explique-t-il. Les antilopes ou les porcs-épics s'emmêlent dans les grosses mailles. On peut alors facilement les tuer d'un coup de lance. Si c'est un léopard qui est pris, il faut faire attention, il est très dangereux.»



Lance à la main et filet replié sur la tête, ce chasseur Mbuti s'apprête à partir en forêt en quête de gibier.

Le mode de vie des Mbuti et des autres peuples autochtones est menacé par des activités humaines toujours plus présentes dans le territoire forestier: exploitation minière, braconnage et coupe du bois.



L'OR SUSCITE LA CONVOITISE

Mais les fauves sont plus rares depuis quelques années, comme tous les autres mammifères. C'est ce que signale André Bali, chef d'un autre campement installé près de Bayenga, sur la lisière ouest de la Réserve de faune à okapis (RFO, aire protégée qui couvre un cinquième de la forêt de l'Ituri). «Trop de pistes s'ouvrent, trop de machines font du vacarme en abattant les arbres, trop d'hommes occupent le territoire des animaux, explique-t-il. Le gibier prend la fuite.»

L'augmentation continue des cours de l'or depuis vingt-cinq ans a fait de cette jungle au sous-sol riche en minerais un espace de plus en plus convoité: des pistes ont été ouvertes, des milliers de travailleurs continuent d'affluer, les rives des cours d'eau sont exploitées sans ménagement. «Auparavant, nous chassions pour manger. Désormais, nous vendons notre gibier aux orpailleurs», résume André Bali.



FORÊTS SUREXPLOITÉES

La fièvre de l'or s'étend partout, y compris à l'intérieur du périmètre de la RFO. Après un trajet de plusieurs heures à moto sous les arbres, nous atteignons la rivière Ituri, qui coule au sud de la réserve. Les berges sont lacérées, la forêt est trouée de cratères, plusieurs cités minières sont nées dans ce chaos. « Nous avons vu arriver les premiers orpailleurs au cours des années 1980, se souvient Magadi Selemani, le chef de Muchacha,

cité de baraques en planches qui compte aujourd'hui plus de 8000 travailleurs, certains venus avec leur famille. Au départ, ce n'était que de l'exploitation artisanale. Puis les compagnies chinoises sont arrivées avec leurs excavatrices. Elles se sont débrouillées pour acheter les bons filons. Depuis dix ans, la société Kimia Mining prend toute la place et nos travailleurs artisanaux ne peuvent plus creuser que sur leurs rejets. »



La ruée vers l'or s'intensifie depuis une quinzaine d'années dans la Réserve de faune à okapis. Les photos ci-dessus ont été prises sur le site de Muchacha, au bord de la rivière Ituri. Cette activité affecte directement le mode de vie des Mbuti.

Et chaque nouvelle zone d'exploitation contribue à réduire le territoire des nomades de la jungle. «C'est comme si leur forêt ne leur appartenait plus», s'inquiète le père Flavio, curé italien installé aux côtés des Mbuti depuis 1978. Il a vu les autorités congolaises (on disait zaïroises à l'époque, du temps du règne de 32 ans du président Mobutu) encourager l'ensemble des populations autochtones du pays à se sédentariser près des villages bantous. Peu à peu, les chasseurs-cueilleurs se

sont retrouvés dépendants d'une société dont ils ne maîtrisaient ni les codes ni les règles. «Ils se font flouer par tout le monde, poursuit le prêtre-broussard. Par les chercheurs d'or, par les compagnies forestières, par les braconniers, par l'augmentation des populations agricultrices, qui grignotent elles aussi la forêt tout autour de la réserve. Beaucoup de Pygmées se clochardisent car ils sont incapables de s'intégrer si rapidement dans cette société qui ne veut pas d'eux.»

EBOLA FAIT DES RAVAGES

La population mbuti est évaluée à 40'000 individus, dont 7000 sont répertoriés dans le territoire de la RFO – et sur l'ensemble de la forêt de la RDC, les différents groupes pygmées ne comptent guère plus de 600'000 représentants, tous clans confondus. C'est moins de 0,5 % de la population congolaise. L'évaporation de leur culture traditionnelle semble hélas inéluctable dans cet État en faillite, où le clientélisme et la corruption semblent saper toutes les perspectives d'avancées sociales.



D'autant que cet été 2026, la province de l'Ituri a été confrontée à un autre coup dur, en étant l'épicentre d'une inquiétante épidémie de fièvre Ebola, particulièrement rapide et contagieuse. Dans sa mission de brousse, le père Flavio conclut: « Les Pygmées, qui sont les premiers habitants de la forêt du bassin congolais, sont en train de perdre leur identité. C'est un pan de l'histoire de l'humanité qui disparaît sous nos yeux. »



La présence des Mbuti dans cette région, attestée depuis au moins 40'000 ans, est aujourd'hui fragilisée, tout comme la flore et la faune de la forêt. Ci-dessus, une femelle bonobo observe le photographe dans la forêt de Kokolopori, sur la rive gauche du fleuve Congo.



CARAÏBES
DES MANGROVES
POUR RÉSISTER
AUX TEMPÊTES

Lancé le 11 avril 2026, le projet REMAR (Resilient Ecosystems through Mangrove Restoration) mobilise 5,5 millions d'euros sur cinq ans pour restaurer les mangroves de la Caraïbe orientale. Porté par la Commission de l'Organisation des États de la Caraïbe orientale, avec l'Agence Française de Développement et le Fonds Français pour l'Environnement Mondial, il couvre cinq territoires: la Grenade, Sainte-Lucie, Saint-Vincent-et-les-Grenadines, la Martinique et la Guadeloupe. L'ambition dépasse la seule plantation d'arbres puisqu'il s'agit de renforcer la résilience climatique et les moyens de subsistance des communautés

côtières, en première ligne face aux ouragans et à la montée des eaux. Sur le terrain, ce sont les gestionnaires de sites et les acteurs communautaires qui pilotent la restauration, à partir d'évaluations écologiques et socio-économiques propres à chaque territoire. À l'échelle régionale, l'OECO coordonne l'ensemble et met en place un réseau partagé des mangroves et forêts marécageuses, pour que les leçons apprises sur une île bénéficient aux autres. En amortissant la houle et en stabilisant les sols, ces mangroves restaurées offrent aux littoraux un rempart naturel contre l'érosion et les submersions qui suivent chaque saison cyclonique.

Animan

ABONNEMENTS

animan@edigroup.ch | Tél. 0840 840 843
Depuis l'étranger: +41 22 860 84 09
Animan, Asendia Press Edigroup SA
Chemin du Château-Bloch 10 | CH-1219 Le Lignon

1 an: CHF 94.- (6 numéros)
2 ans: CHF 176.- (12 numéros)

Le magazine international
d'Animan Publications SA
Chemin du Bugnon 1 / CP 32
CH-1803 Chardonne
marketing@animan.ch

RÉDACTEUR EN CHEF

Alexander Zelenka
alexander.zelenka@animan.ch

MAQUETTE ET MISE EN PAGE

Thierry Desplands-Monnier
www.thierry-graphiste.ch

CHEF DE RUBRIQUE

« EMBARQUEMENT IMMÉDIAT »
Pierre-Etienne Vincent
pev.rp@orange.fr
+33 06 38 93 88 31

CORRECTION

Thierry Peitrequin

PUBLICITÉ

Dominique Breschan | MHD SA
Chemin du Bugnon 1 / CP 32 | CH-1803 Chardonne
dominique.breschan@mhdsa.ch

TIRAGE CONTRÔLÉ ET LECTORAT

8770 exemplaires (REMP 2025)
62'000 lecteurs (audience print, REMP 2025-2)

MARKETING LECTEURS

marketing@animan.ch

IMPRESSION

Imprimerie Chirat
744 Rue de Sainte-Colombe
42540 Saint-Just-la-Pendue | France

Toute reproduction de textes et photos interdite. © Animan. Les textes et photos non commandés ne sont pas retournés.

100% COMPOSTABLE ET BIODÉGRADABLE

Animan vous est envoyé avec le film écologique Bio-Folien fait de déchets de maïs et de pelures de pommes de terre.



ABONNEZ-VOUS



PROFITEZ DÈS À PRÉSENT DE NOS DIVERSES OFFRES D'ABONNEMENT:

- **2 ANS | 12 NUMÉROS | CHF 176.-**
(vous économisez CHF 28.-
par rapport à l'achat au numéro)
- **1 AN | 6 NUMÉROS | CHF 94.-**
(vous économisez CHF 8.-
par rapport à l'achat au numéro)
- **OFFRE DÉCOUVERTE: 4 MOIS | 2 NUMÉROS | CHF 25.-**
(vous économisez CHF 9.-
par rapport à l'achat au numéro)

Pour en savoir plus:



**Vous pouvez aussi vous abonner
par téléphone au 0840 840 843 (appel gratuit).**

Animan

RÊVER | VOYAGER | PRÉSERVER

SIGMA



SPORTS
200mm F2
DG OS

Ott + Wyss AG · Fototechnik · 4800 Zofingen
Téléphone 062 746 01 00 · info@owy.ch · www.owy.ch

